

L'Afrique noire et la langue française

Olympe Bhely-Quenum

Volume 5, numéro 1 (25), janvier–février 1963

Culture française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30189ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bhely-Quenum, O. (1963). L'Afrique noire et la langue française. *Liberté*, 5(1), 45–49.

L'Afrique noire et la langue française

A moins qu'elle n'adopte l'espéranto peut-être susceptible d'accroître son prestige sur la scène internationale, mais de la réduire elle-même considérablement sur le plan national et dans ses rapports avec ses anciens maîtres, l'Afrique Noire n'est pas près d'avoir une langue officielle commune à tous les Africains. Je veux dire une langue officielle telle que le français, langue officielle de tous les Français; l'anglais, celle de tous les Anglais; l'allemand, celle de tous les Allemands et l'italien, celle de tous les Italiens.

Cette impasse relativement fâcheuse est due aux arbitraires discriminations ethniques opérées en Afrique à l'époque coloniale; ce qui amène à faire aujourd'hui des distinctions entre Africains francophones et Africains anglophones. La plupart des premiers comprennent l'anglais, mais le parlent de façon passable; les seconds n'entendent guère le français et le parlent encore moins. En dehors des dialectes idioles à quelques noyaux d'hommes ayant leurs têtes dans un pays francophone et leurs pieds dans un pays anglophone, ou vice versa, la seule chose capable d'unir les Africains divisés par l'inexistence d'une langue officielle authentiquement africaine, c'est la culture négro-africaine incarnée par le concept de la Négritude.

La tâche culturelle sera — en attendant la création d'une langue officielle commune à tous les Africains — plus aisée, moins compliquée à résoudre, si les Africains s'efforcent de devenir à la fois francophones et anglophones. Cela, d'ailleurs, les aidera énormément sur le plan international: en politique, en diplomatie, dans les affaires et dans les relations humaines. Evidemment, ils conti-

nueront ainsi de renforcer le prestige de leurs anciens maîtres. Et cette situation est d'autant plus dommage que dans leurs colères, les maîtres d'hier ne se gênent pas pour faire remarquer vertement aux Africains: "Vous avez pu avoir une culture, mais vos ancêtres n'ont rien écrit: tout chez vous n'était que tradition orale. C'est de notre langue que vous vous servez malgré les reproches dont vous ne cessez de nous accabler."

Eh bien, oui. C'est de leur langue que nous nous servons. Un homme politique de mon pays, le Dr Emile-Derlin ZINSOU, actuellement ministre des Affaires Etrangères de la république du Dahomey, disait en février 1956: "S'il nous fallait devoir en arriver à hair la France, nous ne pourrions la hair qu'en Français. C'est donc, en définitive, j'ose le dire, nous les meilleurs défenseurs du destin de la France." Si le ministre ZINSOU, pour une raison ou pour une autre, devait aujourd'hui répéter cette pensée, il dirait plutôt: "Nous ne pourrions hair la France *qu'en français*", c'est-à-dire en nous exprimant en langue française. La suite de son opinion d'alors n'en serait pas moins valable pour autant. Car nous sommes, nous autres Africains, en quelque sorte effectivement les meilleurs défenseurs du destin, sinon de la France, du moins de la langue française. Celle-ci est, à l'exception des liens de la Négritude, le seul trait d'union — trait solide et irrévocable — existant entre un Fon et un Sérère, un Malien, un Eburnéen, un Bantou, un Sénégalais, un Dahoméen et tous les Africains des ex-colonies françaises d'Afrique Noire.

Si l'on tient compte de la population de ces pays maintenant Etats indépendants, du pourcentage général dans le domaine scolaire et universitaire où le français reste la langue la plus enseignée soit par des Africains, soit par des Français, on s'apercevra assez facilement de la grandeur et de la profonde pénétration de cette langue dans nos pays. "Le français — écrit André GIDE dans son "AINSI SOIT-IL" —, qui nous semble si simple, est une langue très difficile, pleine de menus traquenards. Je connais des étrangers qui le parlent à merveille, mais trébuchent encore devant l'emploi du *si* avec l'indicatif." Cette difficulté ajoutée à mille autres, n'empêche pas que le français soit la langue la plus étudiée par nos élèves et étudiants africains. Mieux: sa pénétration en Afrique s'étend, selon les récentes informations, non seulement dans la République maintenant fédérale du Cameroun où le fran-

çais et l'anglais sont les langues-véhicules de l'enseignement, mais aussi au Nigéria: ce pays anglophone ne cesse de recourir aux instituteurs et aux professeurs dahoméens pour qu'ils enseignent le français dans ses établissements scolaires.

Cette priorité accordée à la langue française ne doit pas, cependant, empêcher d'enseigner également certains dialectes devenus langues parce qu'ils ont effectivement une morphologie, une structure linguistique, un fondement grammatical désormais incontestable, et qu'ils sont parlés par la majorité des populations de quelques-uns de nos pays. Tel est, par exemple, le cas du *wolof* au Sénégal, du *bantou* au Congo, du *yorouba* au Nigéria, d'*éwé* au Togo, et pourrait être celui du *fon* au Dahomey, bien qu'on ait à classer le *fon* parmi les langues dites mortes.

En vérité, la difficulté du *fon* vient du grand nombre des métonymies (2), des litotes constituant sa structure, et, aussi, de sa déroutante concision.

Bien sûr, écrire dans nos dialectes nous amènerait à produire des ouvrages bavards aux phrases nombreuses. Car nous serions obligés de traduire par des périphrases nos litotes et nos raccourcis n'ayant pas leurs équivalents en français.

"O gbé houn nou mi
Ma houn nou wééééé!
Gbé houn n'assan ho tō
Bo houn nou gan no tō éééé!"

chante dans une aube fraîche et purpurine la voix bouleversante d'une vénérable du culte vodoun au Dahomey. Qu'est-ce à dire en traduction littérale?

"Que ma voix devienne claire
Je l'ouvrirai pour toi
Que la voix du joueur d'assan (3) devienne claire
Que la voix du joueur de gan (4) devienne claire."

(1) Le mot figure dans le Robert, dictionnaire de la langue française, T. IV, p. 762.

(2) Exemple: *Kponon*, mot *fon* (Dahomey) pour désigner les gen-darmes, et qui signifie: les hommes à massue.

(3) Sorte de maracasse, au Dahomey.

(4) Gong géminé, au Dahomey.

L'hymne-religieux ainsi traduit perd considérablement sa poésie pourtant émouvante lorsqu'on entend le *fon*. Remettons-le en français correct:

*"Que ma voix se clarifie
Et je l'élèverai à ta gloire
Grande divinité, toi mon adoré!
Donne au joueur d'assan le pouvoir de jouer en ton
honneur,
et que son instrument rétentisse de ton nom!
Donne le sens du rythme au joueur de gan, et qu'il
célèbre ta puissance,
Grande divinité, toi mon adoré."*

Traduttore, traditore? Je ne le crois pas: je n'ai rien changé dans l'hymne, je n'y ai rien ajouté non plus. Je l'ai simplement explicité pour le rendre intelligible à tous ceux qui comprennent le français. Car — et c'est L.S. SENGHOR qui parle ainsi—: "Si nous sentons en nègres, nous nous exprimons en français, parce que le français est une langue à vocation universelle... notre message s'adresse aussi aux Français de France et aux autres hommes, parce que le français est une langue "de gentillesse et d'honnêteté"(5).

Voilà l'avenir et la vitalité du français dans l'Afrique même indépendante. Que tous les ouvrages publiés par les Africains quels que soient leurs objectifs et les opinions de leurs auteurs sur certains Français, soient écrits en français corrobore assez cet avenir et cette vitalité.

Paul CLAUDEL avait un langage terrible, un vocabulaire de paysan madré qui ne redoutait pas les archaïsmes, signes de la force et du charme liés à de fulgurantes vérités. Que faisons-nous, nous autres Africains à qui l'on a imposé la langue française, qui l'avons ensuite adoptée bien malgré nous, puis acceptée et l'avons faite nôtre comme un bien qu'on nous devait, sinon que de nous en servir pour traduire la force, le charme, les redoutables vérités et les mystères du terroir nègres? On a dit aussi que le français a des mots abstraits inexistants dans nos langues, et qui nous permettent d'explicitier — parce que nous avons également reçu la

(5) Jean Guehenno, de l'Académie française "La France et les Noirs", Editions Gallimard, Paris.

culture française abondent dans nos langues et dialectes africains; mais ils ont rarement leurs équivalents français. Aussi est-il difficile de bien traduire une pensée française abstraite en langue ou dialecte africain sans recourir à une périphrase ou à une litote propre à la pensée africaine.

Nous autres Africains, usagers de la langue française, sommes donc appelés à jouer le rôle de ces devins des temps antiques, qui étaient chargés de rendre claires les métaphores et les paraboles des divinités. Or le Soleil est de notre pays, qui seul détruit ou purifie les obscurités. Voilà l'avenir du français en Afrique, le service que nous rendons à cette langue grâce à laquelle les Français s'habituent à notre musique viscérale.

Olympe BHELY-QUENUM